Philologie des textes bouddhiques d'Asie centrale

Aspects de la langue ouïgoure au Xinjiang

Abdulla Arslan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/395>

DOI : 10.4000/ashp.395

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 357-359

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Abdulla Arslan, « Aspects de la langue ouïgoure au Xinjiang », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 26 novembre 2008, consulté le 12 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/395> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.395>

ASPECTS DE LA LANGUE OUÏGOURS AU XINJIANG

Conférences de M. ARSLAN Abdulla,
professeur à l'université d'Urumqi (Xinjiang, Chine),
directeur d'études invité

Dans le cadre de la coopération avec l'université d'Urumqi (Xinjiang, Chine), nous avons eu le plaisir de recevoir M. Arslan Abdulla, professeur de cette université et directeur de son Institut de sciences humaines, invité comme directeur d'études pour un mois ; il a donné quatre conférences (les 21, 22, 29 et 30 mai 2007), sur le thème général « Aspects de la langue ouïgours au Xinjiang ».

I. Dans la première conférence, M. Arslan a traité des caractéristiques des toponymes du Xinjiang et des facteurs culturels qui peuvent les expliquer. Les noms de lieux ont, pour certains, une motivation descriptive encore claire (traits géographiques, ou analogie d'objets de la vie quotidienne, ou association avec un phénomène naturel) ; d'autres sont commémoratifs, et font référence à des événements historiques, à des noms de tribus, à des gens célèbres. On observe que les lieux peuvent changer de noms au cours du temps, et selon les dynasties chinoises, en dehors des évolutions purement phonétiques. De plus, le caractère descriptif ou commémoratif des toponymes fait que les mêmes noms peuvent être attribués à des lieux différents, et cette confusion entraîne par réaction le recours à des désignations secondaires et concurrentes. Sur le plan linguistique, les noms se rattachent à des langues différentes : turc, mongol, chinois, en plus du substrat antérieur, probablement iranien et tokharien. Les toponymes reflètent aussi des données historiques et sociales : présence de ruines antiques, de marchés, de jardins (spécialement autour de Kucha), de fortifications contre les invasions.

II. La deuxième conférence avait pour objet le dossier complexe des anthroponymes ouïgours, spécialement ceux de la région de Hami (alias Qumul) : l'identification d'une personne se réalise par l'adjonction d'un nom de clan (totémique) ou de tribu au nom personnel. Au cours du temps, on peut observer des changements dus principalement à la sédentarisation de populations originellement nomades, à la conversion des Ouïgours à l'islam, et à l'influence chinoise, qui ont plus ou moins éliminé le fonds ancien des éléments de nomination qui se rattachaient aux croyances chamaniques et à la religion bouddhique. La région de Hami est intéressante, parce que les populations se sont converties à l'islam beaucoup plus tard que celles de l'Ouest du Xinjiang, et parce qu'elles ont conservé plus tardivement les traditions de l'époque du nomadisme : certains noms proviennent du fonds turc ancien, et peuvent s'expliquer par référence aux données recueillies par le premier philologue turc, le célèbre Mahmud Al-Kâshgarî, un Turc karakhanide actif à Bagdad au ^x^e siècle de notre ère, auteur

d'un « Divan » qui reste une source inépuisable de connaissances grammaticales, dialectologiques et ethnographiques. Des raisons pratiques (état civil, établissement des passeports, etc.) expliquent les essais récents d'établir un système régulier de nomination à trois termes : nom personnel (« prénom »), nom du père, plus un « surnom » associé, ou « nom de famille », qui peut être à l'origine un nom de tribu, de lieu, ou tout autre nom à valeur historique ou culturelle. Dans ce but, des chercheurs ont établi un dictionnaire des « noms de famille » qui peuvent être adoptés par les habitants ouïgours du Xinjiang. Il faut ajouter qu'avec le temps les Ouïgours qui ont émigré dans d'autres provinces ont adopté des noms de famille chinois, qui peuvent parfois revenir sous une forme « turquisée ». On comprend donc l'importance culturelle que revêt actuellement la question des noms de personnes.

III. Dans la troisième conférence, M. Arslan a passé en revue les traces d'influences linguistiques dans le lexique ouïgour, qui comporte plusieurs strates, depuis les débuts d'ouïgourisation du Xinjiang, entre le ix^e et le xi^e siècle : certains éléments ont été empruntés aux langues de la région, employés par des indigènes ou par des colons : tokharien, saka (de Khotan ou de Tumshuq), sogdien, à quoi s'ajoutent des termes lointainement d'origine sanskrite, par l'intermédiaire moyen-indien ou tokharien. Il reste encore beaucoup à faire pour identifier cette couche ancienne d'emprunts. Une seconde couche est constituée par les emprunts nombreux à l'arabe (comme dans nombre de langues turques) et au mongol. La dernière couche concerne les emprunts au russe et au chinois, qui ont apporté nombre de termes de la modernité technique, en dehors des emprunts chinois beaucoup plus anciens. Par conséquent, la langue ouïgoure au Xinjiang a été sous l'influence constante d'autres langues, influence d'ailleurs variable selon les régions d'un territoire très vaste, et selon les strates de la société. Une donnée incontournable de la vie quotidienne est le bilinguisme, voire le trilinguisme. M. Arslan a présenté des exemples de textes tirés de journaux du milieu du xx^e siècle qui attestent un haut degré de « mélange » linguistique : la structure des phrases et la morphologie sont encore turques, mais l'essentiel du vocabulaire est étranger (chinois, arabe et russe). Une autre donnée importante sur le long terme tient à la pratique, dans la littérature ouïgoure, de la poésie en langue mixte : il s'agit à l'origine d'un genre de la poésie arabo-persane, qui consiste à utiliser en alternance, selon diverses combinaisons, deux langues à l'intérieur du même texte. Ces exercices de virtuosité sont représentés par des poèmes en ouïgour/persan, et, plus récemment, par extension du même genre dans les couches plus « populaires » de la société, en ouïgour/chinois. En fait, ce mélange des langues a été aussi en vogue dans la poésie populaire chinoise des régions frontalières. Diverses motivations expliquent la persistance sur le long terme de cette poésie dont la mise au point technique est relativement difficile, et qui consiste souvent à faire rimer un mot chinois avec un mot ouïgour : intérêt pour la langue des voisins, possibilité de jeux de mots, de calembours, désir de prouver sa compétence dans plusieurs langues, de distraire les auditeurs, mais aussi occasion de communiquer de façon plaisante des traits satiriques. Il va de soi que le goût des Ouïgours pour l'expression poétique, à dominante orale, a favorisé encore les influences des langues étrangères, dont les érudits locaux sont conscients depuis fort longtemps. De fait, le chinois a fini par influencer la structure morpho-syntaxique de la langue ouïgoure, tant il est vrai que rien ne résiste à l'emprunt.

IV. La dernière conférence de M. Arslan était consacrée aux traits particuliers d'un dialecte particulier de l'ouïgour moderne, qui est en usage dans la région de Hami (alias Qumul), située loin à l'est d'Urumqi. Les parlers et la littérature populaire de cette région ont déjà attiré l'attention des turcologues. Elle n'a pas été soumise à l'influence arabo-persane autant que les régions occidentales du Xinjiang (Kashgar, Kucha, etc.) converties plus tôt à l'islam, et qui appartenaient à l'Empire karakhane depuis le x^e siècle. Les populations de la région de Hami ont continué plus longtemps à utiliser l'écriture proprement ouïgoure, au lieu de l'écriture arabe. À partir du xvii^e siècle, l'influence la plus forte est venue du chinois. Le dialecte de Qumul comporte un grand nombre de mots du vocabulaire fondamental qui diffèrent de ceux des autres parlers ouïgours modernes du Xinjiang, mais qui remontent à l'ancien ouïgour, tel qu'on le trouve dans les textes bouddhiques et manichéens. Il arrive aussi que les mots soient identiques, mais avec une évolution sémantique différente. Pour des raisons géographiques, commerciales et politiques (relations privilégiées du royaume de Qumul avec la dynastie Qing), l'imprégnation par le chinois a été profonde, et reste à étudier en détail : en dehors des emprunts manifestes, un grand nombre de mots chinois ont été intégrés complètement au lexique par adaptation phonologique et par intégration à des schèmes de dérivation productifs ; d'autres mots gardent une trace phonétique de leur origine étrangère, et fournissent des synonymes de mots proprement ouïgours. Les emprunts concernent tous les champs sémantiques et toutes les catégories : non seulement les noms et les adjectifs, mais aussi les adverbes et même les verbes. Par conséquent, il faut souhaiter que les matériaux très riches réunis par M. Arslan dans cette région soient mieux connus dans l'intérêt des turcologues et des linguistes intéressés par les phénomènes de contact. Chacun des exposés de M. Arslan a été suivi d'une discussion très libre avec le public, qui s'est montré vivement intéressé par les données de terrain que le conférencier pouvait apporter. Je tiens à remercier M^{me} Amina Abdrahman, qui a contribué de manière décisive à l'organisation pratique de ces conférences, et aussi les collègues qui nous ont fait l'honneur d'y assister, en particulier M. Michel Bozdémir (INaCO), nos collègues Nicolas Vatin, Pierre Marsone et François Martin, accompagné de leurs auditeurs.